

Réflexions sur la notion de "développement"

Patrick VIVERET

décembre 2004

Il est important de revisiter les termes, y compris dans leur ambivalence et de ne pas céder à la culpabilisation ou à l'intimidation. C'est vrai que le terme de "*développement*" a deux significations complètement différentes. Celle d'un "*développement*" considéré comme une "*croissance élargie*", qui s'inscrit dans la logique dominante, certes mais surtout celle utilisée par exemple par des auteurs comme René Passet, auteur de *l'Economique et le Vivant*, comme une alternative critique à la notion de "*croissance*". De la même façon, plus tard, des termes comme "*développement humain*" et "*développement soutenable*" vont être aussi pensés comme des catégories critiques à la notion de "*croissance*".

Il y a ambivalence du terme, et puis surtout, il arrive un moment où les mouvements transformateurs remportent des victoires sémantiques. On n'est pas condamné à perdre toutes les batailles ; il arrive de temps en temps que l'on en gagne quelques-unes, y compris sur le plan sémantique ! C'est la même chose avec "*citoyenneté*", "*démocratie participative*", etc.. Et, évidemment, à partir du moment où il y a une forte pénétration d'un terme et où il devient populaire, les adversaires préfèrent le récupérer et se le réapproprier pour ensuite lui donner un contenu cosmétique. Mais si, du côté des promoteurs critiques et alternatifs, on dit : "Ah ! catastrophe ! récupération, instrumentation, etc »... alors on abandonne ce terrain sémantique et on en fait cadeau à l'adversaire. J'aime bien à ce propos la réplique pleine d'humour de Gus Massiah aux obsédés de la récupération : il y a un problème pire que la récupération, c'est de ne jamais être récupérés !

Je plaide ainsi pour une vision plus dialectique sur la question du "*développement*". Par exemple, je trouve très utile le débat lancé par tous les protagonistes de la "*décroissance*" quand ils la caractérisent comme soutenable conviviale et démocratique, Mais Il ne va pas de soi qu'une décroissance soit forcément soutenable, encore moins conviviale et démocratique. Il peut très bien y avoir de la décroissance insoutenable, autoritaire et tout à fait anticonviviale. Cependant je considère que, dans une période où le « développement durable » est complètement tiré du côté du « marketing éthique », et qu'il devient le cache sexe d'une croissance économiste, cette tension dynamique du débat introduite par la question de la "*décroissance soutenable*" est utile sur le plan démocratique. Elle oblige à se réinterroger sur ce que l'on met derrière les mots et surtout derrière les actes.

On sait bien par exemple qu'il y a un certain nombre de terrains sur lesquels il faudra non seulement ralentir, mais inverser les flux - en matière énergétique, en matière d'industrialisation, de transports, d'agro-alimentaire, etc... Mais, inversement, il y a quantité d'autres terrains où il va falloir au contraire développer de la croissance, et surtout de la croissance qualitative : l'éducation, la santé, par exemple....

L'intérêt du débat "*développement durable - décroissance soutenable*", c'est qu'il oblige à dire ce que l'on va mettre derrière les mots. Ce débat est intéressant à condition de l'utiliser de façon dynamique, pas du côté de l'intimidation et de la culpabilisation. Car le risque majeur serait de n'avoir le choix qu'entre la poursuite d'une "*croissance insoutenable*" et ses conséquences qui conduiraient à une "*décroissance insoutenable et autoritaire*". C'est ce que Illich appelait le risque d'un technofascisme écologique. Face à ces risques il me semble qu'il faut organiser l'alliance, incluant un désaccord dynamique, entre ceux qui sont pour un réel *développement soutenable* alternatif aux modes de croissance, de production et de consommation actuels, et ceux qui sont vraiment partisans d'une "*décroissance démocratique, conviviale et non autoritaire*". Sinon chacun servira de caution soit à la croissance insoutenable, soit à la décroissance autoritaire. Sur ce point comme sur d'autres,

la pratique du « désaccord fécond » doit être mise au service de l'intelligence politique dans une période où les replis sectaires et les certitudes simplificatrices sont la rançon des peurs et des pertes de repères.

Pour la sobriété heureuse

Dans un *"développement soutenable"*, il est nécessaire d'intégrer la théorie d'*Illich* sur la contre-productivité. Jusqu'à un certain seuil, que sont les conditions de la survie, de sortie de la galère, de tout ce qui fait qu'un être humain, individuellement ou collectivement, est placé dans une situation de sous-humanité, il est évident que la question de *"l'avoir"* est déterminante. Si vous n'avez pas de quoi vous nourrir, pas d'accès à l'eau potable, c'est un élément absolument fondamental. Mais au delà d'un certain seuil, si vous restez simplement dans l'ordre de *"l'avoir"* vous basculez dans ce que Gandhi avait appelé le *"désir de possession"* qui conduit à la toxicomanie.

Pour un être humain, l'élément fondamental, ce n'est pas d'en rester au stade de la survie biologique mais d'être capable de se poser la question du sens de son voyage de vie, individuellement et collectivement. Il s'agit donc d'un développement dans l'ordre de *"l'être"* plutôt que de *"l'avoir"*. C'est toute la différence entre dire : *"J'ai du bien"* et *"Je suis bien"*. Avoir du bien, c'est être dans la peur de le perdre ou dans l'envie par rapport à autrui. Dire *"Je suis bien"*, c'est être dans un rapport pacifié à autrui, à soi-même et à l'univers. Si vous êtes simplement dans l'ordre de *"l'avoir"*, au-delà d'un certain seuil, vous entrez dans du *"mal-être"*. Vous croyez qu'un supplément d'argent, un supplément de technique, un supplément de pouvoir, de gloire ou toute autre forme de drogue va vous sortir de votre mal-être et, comme dans la toxicomanie, vous avez un bref moment de soulagement et puis, après, vous retombez dans un mal-être aggravé par la déception. Gandhi disait : *"// y a suffisamment de ressources sur cette planète pour répondre aux besoins de tous, mais il n'y en a pas assez pour satisfaire la cupidité de chacun"* C'est ce qui se trouve confirmé par les chiffres officiels des Nations Unies. D'un côté on prétend ne pas réussir à trouver les 50 milliards de dollars supplémentaires pour éradiquer la misère, de l'autre on en trouve dix fois plus, 500 milliards rien que pour la publicité, 500 autres pour l'économie des stupéfiants et mille autres pour l'armement. Ces deux mille milliards correspondent pour l'essentiel à une gestion du mal être (l'armement se construit sur la logique peur/domination, les drogues à une logique de compensation du mal de vivre et l'essentiel de la publicité se fonde sur le détournement d'une aspiration de bien être vers un désir de possession et de consommation dans l'ordre de l'avoir.

Le problème-clé du nouveau type de développement, réellement soutenable, réellement capable de permettre aux générations futures de ne pas avoir une planète trop dégradée, c'est qu'il soit de nature à créer du désir d'humanité.

Donc le vrai *"développement humain durable"* passe par le fait que, dans de nombreux domaines, il va falloir ralentir, voire décroître et dans d'autres domaines assurer au contraire, des formes de croissance qualitative beaucoup plus fortes. C'est effectivement un changement majeur dans la réorientation même du *"développement"*, mais qui se trouve en profonde cohérence avec le fait de dire qu'une humanité consciente ne peut se réduire à une foule de « mammifères consommateurs » !.

La dynamique qui émerge, c'est celle de la *"sobriété heureuse"*, pour reprendre l'expression suggestive de Pierre Rahbi, qui a l'avantage de bien montrer que la vraie nature des réorientations fondamentales, qu'elles soient collectives ou individuelles, passe par des changements de postures de vie, qui facilitent aussi bien une désintoxication du désir de possession qu'il s'exprime dans l'ordre de l'avoir ou du pouvoir. Je remarque au passage que l'échec des tentatives alternatives au capitalisme vient du fait que l'on s'est contenté d'opposer l'intoxication du pouvoir à celle de l'avoir. La vraie radicalité c'est de sortir des deux !

Si on veut vraiment entrer dans une alliance dynamique et prendre au sérieux les éléments de soutenabilité, de convivialité et de démocratie, il faudra réunir certaines conditions de

changement de modes de production, de consommation, mais aussi de changements de postures de vie allant vers de la "*frugalité*" ou de la "*sobriété heureuse*", ce qui, au moins, est stimulant. Là, la question fondamentale, c'est la question du désir et du bonheur. Le "*bonheur*", non pas comme un capital à conquérir, ou comme une dépendance à l'égard d'un "*état de bonheur*", mais comme capacité des êtres humains de "vivre à la bonne heure", c'est-à-dire de vivre pleinement leur condition d'humanité. Le "*bonheur*", en ce sens-là, ça ne veut pas dire qu'on est exempt de souffrance ou d'épreuves, mais ça veut dire qu'on a une capacité de vivre intensément sa propre vie.

Si on considère que l'humanité est à un rendez-vous critique de sa propre histoire et qu'elle peut risquer la sortie de route, ce n'est pas simplement en disant : "*Attention ! catastrophe*" que l'on réglerait le problème. Il faut à la fois sonner le tocsin, et alerter sur les risques majeurs que court l'humanité et pas simplement dans le domaine écologique. Mais il faut montrer que l'humanité, si elle réussit ses rendez-vous critiques, a devant elle un trajet extraordinaire qui s'ouvre à elle.